6-4/70

LE BUCHER SECRET

L'ardente chair ronge sans cesse
Les durs serments qu'elle a jurés.

LUCIEN FABRE.

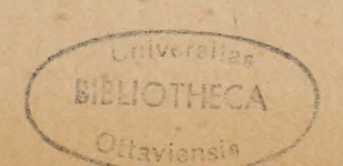
JOACHIM GASQUET

Le Bûcher Secret

Tout ce que l'existence a d'intime et d'amer...
THÉOPHILE GAUTIER.

PARIS
LIBRAIRIE DE FRANCE
F. SANT'ANDREA ET L. MARCEROU
99, BOULEVARD RASPAIL, 99

1921



Sans doute, sans plaisir, aux heures d'ennui tendre,
Aux soirs sans lendemain des matins de bonheur,
J'ai fait ce livre triste, — il corrompait mon cœur.
Les beaux jours d'Amalfi gardent un goût de cendre.

De lit en lit j'ai vu ma jeunesse descendre
Les pâles escaliers de ma lasse impudeur.
Les yeux de la Débauche et ceux de la Douleur
Sous les mêmes baisers, morne, m'ont vu m'étendre.

Où sont mes purs cheveux, mes mains d'adolescent,
Les chastes soirs fiévreux de ma vingtième année ?
Dans quels lits de hasard roula ma destinée ?

Ignorez-le toujours, rivage incandescent,
Vagues qui m'appelez, ô Méditerranée...
Le bûcher est secret qui brûle dans mon sang.

MOSAÏQUE

A Saint-Marc, un homme lié
Sous les corbeaux de son martyre
Parle à son cœur crucifié
Avec un déchirant sourire.

Le cou rompu, les mains en sang,
Que murmure-t-il à son âme,
Sous l'Archange compatissant
Dont il repousse le dictame ?

Il lui dit : « J'aime... J'aimerai... »
Sous le corbeau qui le déchire
Le martyr jouit en secret
Avec un méprisant sourire.

Conscience ! douleur ! impurs, terribles charmes !
Sous l'instinct oppressé vieille source des larmes,
O brumes sur la mer, fugitive raison !
Vous passez avec moi le seuil de ma maison,
Ce soir ; vous allumez ma lampe solitaire ;
Et tout le maigre poids qu'ajoute à cette terre
Mon corps, mon pauvre corps d'un soir, pèse à mon cœur
De toute la lourdeur de mes jours de bonheur.

MATIN

Une grappe de fleurs, un essaim qui bourdonne,
Ce sont nos jours, c'est le murmure de nos jours.
Une invisible main qui dans l'ombre pardonne,
C'est l'ombre sur nos cœurs de nos vieilles amours.

Pourquoi dans ta beauté m'emportes-tu sans force,
Pourquoi m'épuises-tu d'un tel pâle baiser ?
Un cœur pareil au mien bat-il sous ton écorce,
Matin tombé sur moi comme un arbre brisé ?

De quelles cimes d'or, dans le néant des heures,
De quelle forêt bleue, ô matin, roules-tu ?
Je sens couler en moi les larmes que tu pleures
Aux pieds du bûcheron qui t'a mal abattu.

Le Bûcheron des jours a mal fait son ouvrage.
Nous penchons, hésitants, au bord de l'infini.
Qu'il nous brise d'un coup, dans la joie ou l'orage,
Matin, touffu matin où mon rêve a son nid.

MÈRE D'HÉLÈNE

Païenne aux yeux chrétiens, sœur de la Monna Lise,
Pour jouer avec toi le dieu s'animalise,
Léda. Ton ventre offert dément ton front penché.
Au bord du fleuve, comme en l'ombre d'une église,
O païenne, on dirait que le futur péché
S'anime et que pour toi le Rêve s'est couché
Sur le lit sensuel de la Croix tentatrice.
Mais non. Au Cygne seul tu dois la cicatrice.
Tu caresses ce flanc d'où la Beauté naîtra,
Et sur ce sein gonflé d'incendie et de joie
Si prophétique ainsi l'ombre du soir flamboie
C'est que du même orgueil ton sang s'empourprera,
Lorsque s'écrouleront les murailles de Troie.

LES BAISERS MORTS

Où s'en vont-ils, les baisers morts ?
Qu'est-ce qu'un monde qui s'efface ?
Est-ce un désir, est-ce un remords
Qui de son cœur monte à sa face,

Lorsque nous sentons, sans les voir,
Affluer aux veines des choses
Cette extase ou ce désespoir
Qui fait pâlir le sang des roses ?

Où dort la cendre des serments ?
Ces deux cyprès qui se regardent
Sur le coteau sont deux amants
Qu'enracinés leurs rêves gardent.

La mer est pleine de péché,
Et là-bas, couple inconsolable,
Cette vague étreint ce rocher
Avec ses pauvres mains de sable.

Faite ainsi de tous les tourments
Et des regards qui s'échangèrent,
De tous les vains et chauds serments
Dont tant de lèvres se chargèrent,

Faite d'extase et de remords
Une immense mélancolie
Brûle et monte du cœur des morts
Au cœur des vivants qu'on oublie...

Où s'en vont-ils les baisers morts ?

Nous vieillirons... Ta chair, tes jambes, ton sourire,
Tout ce païen éclat de ton corps profané,
Brusquement, dans un soir de haine et de délire,
Tomberont sur le lit comme un bouquet fané.

Mais moi, dans tes sanglots, penché sur ton désastre,
Du fond de ta chair triste, ô pâle firmament,
Je verrai mon amour se lever comme un astre
Et, sans désir enfin, je t'aimerai vraiment.

COMME UNE LAMPE

Comme une lampe en moi le vieux désir tremblote,
A peine si j'entends la terre qui sanglote,
Les cheveux de la nuit me coulent sur les bras.
Au fond de moi remue une existence obscure,
Et goutte à goutte filtre une voix qui murmure :
« Tu t'éteins... éteins-toi, lumière qui mourras. »

Et partout, sur les flots qui dansent, sur les grèves,
Dans l'humide maison des oiseaux et des rêves,
Sur le sein des vallons gonflés d'un long soupir,
Dans les avrils du ciel m'emporte une aube douce,
Et comme une forêt dont le printemps repousse
J'entends les pas de Dieu sur mon âme venir.

BACH

Lorsque tous ces soucis m'abandonnent, j'écoute
Un pas d'homme qui vient, un cheval sur la route,
Je regarde un rayon qui court sur le perron,
Une ombre de cyprès, un ramier qui roucoule,
Et toute la lourdeur de mon âme s'écoule,
La jeunesse du monde enveloppe mon front.

Lorsque tous ces soucis me dévorent, j'écoute
Le dur bâton de Bach qui sonne sur la route,
Il monte ensoleillé les marches du perron,
Il est là, souriant et grave, comme un arbre,
La fugue des cyprès court dans son cœur de marbre,
Et toute ma douleur me couronne le front.

SODOMA

Il a poussé la porte, il est entré... Ma chaise
Effleure ses genoux de svelte adolescent.
Ses yeux ont une odeur de fraise...
Il est là, gracieux, timide et rougissant.

De quel nom appeler cette bouche pensive,
Cette robe flottante et ces cheveux épars ?
Sous quels palmiers, au vierge bord de quelle rive
A-t-il dormi, couché parmi les léopards ?

Es-tu, cruel ami, dur visage adorable,
Celui qui vient tenter sous un front de vingt ans ?
Es-tu le rire errant de la mer favorable,
Ou la colère du printemps ?

Sans me répondre il prend les longs plis de sa robe
Entre ses doigts saignants d'écarlates bijoux...
Je n'ose pas toucher ce flanc qu'il me dérobe,
Et je me sens les mains tremblantes d'un époux.

Ses pieds, ses beaux pieds nus ont foulé des rosées
Que ne connaissent point nos pieds à nous... L'odeur,
La brusque et verte odeur des feuilles écrasées
D'un chemin forestier m'ouvre la profondeur.

C'est donc de la forêt qu'il arrive... Il m'entraîne,
Il fuit, il me fait signe, il me sourit de loin.
Et sur mon cœur désert une volupté traîne,
Un rayon tremble sur mon poing.

Comme il était venu, tu repartis. Je t'aime,
Bel enfant égaré qui ne reviendras plus,
Fuyant comme un baiser, pervers comme un poème,
Et pourtant ingénu.

Au bord des îles Borromées
La chevelure de la terre
Avait le parfum de tes yeux,
Au bord des îles parfumées.

Une heureuse mélancolie
Montait de l'âme de la terre
Avec le regard de tes yeux
Au bord des grands lacs d'Italie.

Mille souffrances embaumées
Pleuraient aux veines de la terre
Et se consolaient dans tes yeux
Au bord des îles Borromées,

Au bord des grands lacs d'Italie.

YSEULT NUE

Du grand bûcher de ton corps nu
Ton chant flambe, ta voix s'élève,
Et c'est le miracle attendu
Dans les blancs pays de ton rêve.

Tout ton cœur semble, consumé
Au brasier de ta gorge nue,
Renaître, ailleurs, au bleu sommet
De ton existence inconnue...

Alors, ma Mort, je veux mourir
Tant je sens, dans ta voix pâmée,
L'extase heureuse de souffrir
Sous une chair inanimée.

Ce n'est pas moi que tu cherchais,
Mais des baisers, mais une bouche...
Au fond de tes sens débauchés,
Comme ta pauvre âme se couche!

Ce n'est pas toi que je cherchais,
Je te croyais haute et farouche...
Du fond de mes désirs fauchés,
Je n'ose regarder ta bouche.

Est-ce encor nous?... Pardonne-moi,
Pour nous sauver, de te le dire:
La Débauche est au fond de toi
Comme un autre être qui m'attire.

ALLÉGORIE

Vénus écoute la musique
Et derrière elle, au soir ombreux,
Le bleu jardin mélancolique
Frissonne comme un amoureux.

Un jet d'eau tremble... A l'orgue, triste
Comme le visage du parc,
Un cavalier, un vague artiste
Laisse errer ses doigts au hasard.

Au fond, contre le grand lit sombre,
Un enfant, trop pâle et trop beau,
Cruellement, jouant dans l'ombre,
Sous ses pieds écrase un flambeau.

La nuit entre, païenne et pure,
Sous les franges du lourd rideau
La lune bleuit le murmure
Des terrasses et du jet d'eau.

Et la déesse indifférente
Montre au jeune musicien,
En riant, la torche expirante
Sous le talon de l'Olympien.

LA GLOIRE

Cueillez les roses de Corfou...
Le cierge des cyprès s'allume,
Heine frissonne, et sur son cou
Le soir pose une main de brume.

« Que me veux-tu, vieille douleur ?
Je dormais du sommeil des marbres
Et la lune comme une fleur
Vague, s'effeuillait dans les arbres.

« Que me veux-tu ? J'ai tout nié...
J'ai tout aimé de ce qu'on nie...
Laisse-moi dormir, oublié.
Je ne crois pas à mon génie. »

Et la nuit, la nuit de ses vers,
A pressé ses lèvres moroses
Et dans ses vides yeux rouverts
A fait danser l'ombre des roses.

Grand poète, ô lucide fou,
Le repos n'est pas : souffre encore...
Cette main triste sur ton cou,
C'est la Gloire, hélas ! qui t'adore.

Cueillez des roses de Corfou.

LE SOUVERAIN MAL

Les yeux cernés, le suicide
S'est levé de la vague mer
Et s'est assis, dans mon cœur vide,
Sur le rocher le plus amer.

« Dans la mort qu'est-ce qui t'étonne ?
Tu veux dormir, tu dormiras...
Si le néant t'est monotone,
Veux-tu souffrir ? tu souffriras.

« Partout la même ivresse amère
Coule au fond des mêmes baisers,
Mais fiancée, épouse ou mère,
La mort est tendre aux apaisés...

« Va, ne crois pas que je te tente...
Le ciel s'est rapproché de nous,
Et pour mieux pleurer, en attente,
Ta douleur s'est mise à genoux.

« Une blême lune se dresse
Au bleu balcon halluciné,
Au bord de ton lit ta tendresse
Pleure son rêve assassiné.

« Ne crois pas, frère, que l'on sache
Le secret de son mal jamais...
Comme toi, j'étais triste et lâche,
Comme toi, mon frère, j'aimais. »

Dans la voix, pleine d'ombre, un gouffre
S'illuminait, dont j'avais peur,
D'un bas crépuscule de soufre
Venait une morne torpeur.

Dans les mains un souffle de brume,
Ma pauvre âme... un flocon d'horreur...
Mais lampe éteinte qu'on rallume
J'ai touché le fond du bonheur.

Et je vis, si c'est vivre encore...
Vous qui souffrez, donnez-moi tort,
O cœurs, que le néant dévore
Plus dans l'amour que dans la mort.

TOUT EST CONSUMÉ

J'aime... Dans tout mon cœur une aube lente et douce
Se lève et me promet des jours délicieux.
Par des sanglots de fleurs, par des chemins de mousse
Descend dans tous mes sens l'Eve éparse des cieux.

J'aime... Son fin visage épars dans la lumière
Flotte au bord de ma bouche et m'emporte avec lui,
Elle est l'herbe du bois et l'eau de la rivière,
Sur le bûcher d'azur de la mer elle luit.

J'aime... Dans la maison de cristal de l'aurore,
Dans le palais errant des songes nuptiaux,
Morts au monde déjà pourtant l'on vit encore,
On brûle, on est l'encens d'impalpables flambeaux.

J'aime... De nos désirs la torche consumée
Se ranime à l'esprit des célestes baisers,
Lorsque du monde enfui l'inquiète fumée
Se perd à l'horizon de nos sens épuisés.

J'aimais... Rien du bûcher ni d'Omphale épousée,
En bas, rien, dans les bois, rien, au bord de la mer,
Ne reste des rayons qui boivent la rosée,
Rien que le blanc silence endormi de l'hiver.

Les yeux gonflés de pluie
Le beau ciel me regarde :
Sous un pont qui s'ennuie
L'eau sans nymphes s'attarde.

Mon cœur est sans espoir
Comme sans amertume,
Mais je pleure de voir
Le Louvre qui s'embrume.

La colonne brisée
Qui depuis l'Italie
Brillait sous la rosée
De ma mélancolie,

Ce soir, sous ce ciel gris,
Dans mon âme s'écroule !
Je suis seul dans Paris
Au milieu de la foule.

L'Élégie italienne

La seule chose dont un homme ne se puisse consoler, c'est de ne plus avoir vingt-cinq ans.

BYRON.

Quand arrive la vieillesse douloureuse, qui confond la laideur et la beauté, l'homme est déchiré de cruels soucis ; les rayons du soleil n'égaient plus son regard, les enfants le haïssent, les femmes le méprisent ; tant les dieux ont fait la vieillesse misérable.

MIMNERME.

I

Non. Ne va pas plus loin, c'est l'hiver... C'est ici
Que le monde des sens chancelle. Cœur transi,
C'est ici que la mort veut sourire, mais n'ose
A voir fondre tes jours avec la neige rose
Des Abruzzes... La mer, entends, parle plus bas
A voir s'amonceler sur chacun de tes pas
L'ombre qui de ta Moire, avec les feuilles, tombe.
Prends garde... encor un soir, c'est la nuit de la tombe.

Ah ! que m'importe, un soir encor, un dernier soir !
C'est assez pour aimer...

II

Sur la route heureuse qui mène
Le long d'un rêve élyséen,
D'Amalfi verte au bleu Misène,
J'ai rencontré l'Amour païen.

Le grand Enfant chargé de crimes,
Mais innocent comme la mer,
Savourait les pleurs des victimes
Qui nagent dans son cœur amer.

Ses yeux mouillés, sa gorge lasse
S'attendrissaient d'être éternels,
Et les caps que la mer enlace
Caressaient ses pieds fraternels.

Il s'assit sur un rocher pâle,
Puis vers les flots il se pencha,
Comme sur un grand lit d'opale
Devant lui la mer se coucha.

Le soir vint. La terre brûlante
S'affaissa sous un lourd sommeil,
Et l'Amour dans la mer sanglante
Disparut avec le soleil.

III

Je suis venu m'asseoir
Sur le bord de la mer italienne. Les vagues
Ont dispersé mon cœur dans leurs promesses vagues
Et je me suis trouvé, devant le ciel fermé,
Plus triste que ces rocs... Je n'ai jamais aimé.

IV

Tu m'as dit : « Il te fuit ce monde désirable.
Toutes ces voluptés sans âme n'ont qu'un jour.
Pauvre, tes cheveux blancs, ta barbe misérable
Mendieront vainement un regard de l'Amour.

« Vois, belles, cependant, autant qu'indifférentes,
Les presqu'îles bercer le Vésuve endormi.
Les caps laissent dans l'eau traîner leurs mains errantes.
Le Pausilippe heureux se détourne à demi.

« Mais toi, si dans ton sein quelque lave consume
La cendre qu'y laissait chaque soir de bonheur,
La vieillesse sur toi descend comme une brume...
Réchauffe-toi, chair triste, au soleil de mon cœur. »

V

Lorsque l'Amour fiévreux verse dans un cœur triste
Son lent poison délicieux,
C'est en vain qu'il gémit, c'est en vain qu'il résiste,
La joie en lui déborde, il nage dans les cieux.

Phèdre pour contempler l'exécrable Hippolyte
Se cachait sous les froids lauriers.
Il suffit d'une pâle main toute petite
Pour courber les plus durs guerriers.

Didon, toi qu'enivrait ta sombre destinée,
Carthage vit ton abandon.
En moi l'âme de Phèdre et le destin d'Enée
Se disputent ma gloire... Emporte-le, Didon.

VI

LES MAISONS D'AMALFI

Les maisons d'Amalfi, sous le blanc cimetière,
Boivent leur vie heureuse au doux soleil d'hiver.
Elles ont comme toi, ma vivante lumière,
Un grand sourire pâle en regardant la mer.

Au bord du golfe vert, de terrasse en terrasse,
Les maisons d'Amalfi montent au paradis.
Le golfe leur sourit, ô mon humaine grâce,
Du regard qu'ont tes yeux par l'amour agrandis.

Les maisons d'Amalfi qu'endort la nuit heureuse
Ont oublié, le soir, l'étranger du matin.
Mais toi, ta chair fidèle et ton âme amoureuse
Me convient chaque soir au même ardent festin.

VII

HAUTBOIS

Un nuage, une vague, un rocher qui surplombe
Une pensive mer où rôde une lueur,
Un chant derrière un mur, un soupir de colombe,
Suffisent pour changer l'âme d'un empereur.

Je n'oublierai jamais ce rocher des Abruzzes,
Brillant comme un bijou sur la gorge des bois,
Où mon âme, livrée à ses rumeurs confuses,
S'arrêta, hésitante, au sanglot d'un hautbois.

Sur ce frêle soupir, pieds nus dans la rosée,
Le jour triste dansait au bord du chemin gris,
Et craintive, en serrant sa robe rapiécée,
L'aurore sur la mer ouvrait ses yeux meurtris.

Le même mendiant, au penchant d'une Abruzze,
Se chauffe encor peut-être au soleil de la mer,
Et le vent de Pœstum gonfle sa cornemuse
Du grand soupir qui sort du vieux temple désert.

Et moi, mon âme vide est pareille à Neptune
Abandonné de tous sur ses autels brisés,
Et je donnerais Naple et toute sa fortune
Pour un front de vingt ans sous ses cheveux frisés.

VIII

POESTUM

O ma mère, le temps de sa main sacrilège
A pu de ta maison rompre le toit sacré,
Et le printemps, suivi de ses furtifs cortèges,
Passe, sans en gravir, les poussiéreux degrés.

Les marais désolés et la campagne vide
Maigrissent, sans labours, sous ton front mutilé.
La morne immensité ferme ses yeux humides
Sur un rêve perdu d'abondance et de blés.

Et toi qui t'en allais, pauvresse méprisée,
En mendiant ta fille aux bornes du chemin,
Sous la robe en haillons des colonnes brisées
Au voyageur distrait tu tends encor les mains.

Partout je te cherchais, je t'ai priée à Rome.
O ma mère, est-ce toi qui peux mourir ainsi ?
Ah ! viens ! L'ingratitude est la fille des hommes.
Laisse... Je veux pleurer sur tes beaux pieds transis.

Sous le bandeau glissant de ses tempes de marbre
De ton temple effrité se gonfle le fronton
Quand le soleil t'apporte, avec l'odeur des arbres,
La prière d'azur que t'adressent les monts.

Aujourd'hui l'hiver même, ô Cérès, t'abandonne.
La mer grise s'ennuie au bord du ciel étroit.
Un soir glacé descend à travers tes colonnes...
Tu n'as plus qu'un enfant... Donne-moi tes pieds froids.

IX

BAS-RELIEF

Les caps gris que la pluie échevelée embrasse
L'emportent vers la mer d'un grand pas obstiné,
Et la vierge accrochée aux crins de leur cuirasse
Se blottit en pleurant sur leur sein raviné.

L'horizon louche, avec un long rictus sauvage,
Guette la même proie au noir détour des monts,
Et les flots déchaînés courent vers le rivage
Aboyant et mordant les guerriers aux talons.

Alors toi, que ce bruit de débauche importune,
Sur ton lit de rochers tu sors de ton sommeil,
Et d'un coup de trident tu fais au ciel, Neptune,
En déchirant l'orage, éclater le soleil.

X

Obsédante comme une abeille
La jalousie, ô mon bonheur,
Vient bourdonner à mon oreille
Après m'avoir piqué le cœur.

Les vertes pentes des Abruzzes
Regardent les pêcheurs ourdir
Comme mon cœur de vaines ruses
Autour de ton subtil désir.

Dans le soir un grand cap caresse
Je ne sais quel fuyant bonheur,
La mer joue avec sa tendresse...
Ne les regarde plus... J'ai peur.

XI

— « Heine et Byron sont mes deux anges... »
Me disait-elle, en regardant
Les orangers brillants d'oranges
Que mordait mon désir ardent.

— « Ces poëtes... » Mais sur ma bouche
En riant elle mit ses doigts,
Et je bus, d'un baiser farouche,
Tout l'être acide des fruits froids.

XII

AUX PINS DE MÉTA

La brune enfant qu'au bord des vagues
Nous rencontrâmes ce matin
Avait dans ses prunelles vagues
L'indifférence du destin.

Son petit front sous sa tignasse
Déjà portait, sans y songer,
La servitude de sa race,
Elle sourit à l'étranger.

Ce matin, dans l'aube infidèle,
Les caps encor sous les brouillards
Semblaient se pencher derrière elle
Comme un sénat de durs vieillards.

J'aurais voulu sur mon cœur triste
Prendre la fille de Méta,
Lui murmurer : « Ame, il existe... »
L'automobile m'emporta.

Avant qu'elle devienne femme,
Avant qu'elle ait connu l'ennui,
Qu'elle est belle et que j'ai son âme,
Pins de Méta, dites-le-lui.

XIII

INTERMÈDE

Oliviers de Castellamare,
Vous mêlez vos chœurs ingénus
Au triomphe qui se prépare
Pour fêter les dieux revenus.

Pour les recevoir, Naple ardente,
Dans la mer, les deux bras ouverts,
Fait un pas d'azur vers Sorrente
Où rit déjà Bacchus pervers.

Les satyres du promontoire
Jonchent de fleurs et de coussins
La table d'or, les lits d'ivoire
Dressés pour les Hôtes divins.

Le golfe entier chante et s'allume,
Capri défaille, et sous vos pieds
Les vagues aux jupes d'écume,
Les vagues aux vifs tabliers,

Sous leurs bijoux et leurs dentelles,
Partout, aux bras des rochers nus,
Dansent leurs vertes tarentelles
Devant la conque de Vénus.

XIV

Un grand pin penche un peu la tête
Sur un roc de Positano...
O mon cœur, ton tourment s'apprête...
La lune joue, un pied dans l'eau.

Un grand rocher près de Sorrente
Berce un laurier contre son sein...
O mon cœur, un cœur te tourmente...
La lune pleure dans le pin.

XV

A CÉRÈS

J'ai blasphémé ton nom... Autour de toi, ma mère,
Pœstum mène les mornes fêtes du Trépas,
La couronne de tours que te sculptait Homère
S'est fendue à ton front... Mère, tu ne meurs pas.

La terre, sans moissons comme la mer ingrate,
Joint ses bras décharnés sur ses marais fiévreux ;
Seul, d'un rayon perdu de son soc écarlate,
La laboure parfois un couchant douloureux.

Mais toi, si les genoux rompus de ta statue
Ont roulé les degrés de tes temples détruits,
Dans les Pœstums du ciel tu vas, d'encens vêtue,
Etoilant sous tes pas les bleus labours des nuits.

L'homme qui sent sur lui peser un vide immense
Baisse sur son sillon un front triste, il est tard :
Son âme sans amour attend qu'on l'ensemence...
Mère, tes maigres fils pleurent dans le brouillard.

Si tu ne les prends pas entre tes mains profondes
Les hommes passeront, mais les Muses encor
Aux colonnes du ciel enguirlandant les mondes
Sur tes aires d'azur fouleront les jours d'or.

XVI

Nous sommes arrivés aux terrestres confins.
Tais-toi, — l'air plus léger, les nuages plus fins,
Un mot, un souffle humain les trouble et les déchire.
Tu voulais avec moi descendre au morne empire,
Nous n'avons pas quitté la terre, c'est ici.
Voici le fleuve heureux où nage le souci.
Ne te détourne plus, Vesper voilé s'allume.
Le monde de tes sens s'enfonce sous la brume.
Ne crains rien. La douleur et la beauté sont sœurs,
Et toutes deux, là-bas, encor joignent leurs pleurs
Sur cette mer, tu vois, qui sur leurs pieds écume.
Viens, c'est ici le golfe et les rives de Cume.
Ici, mêlés aux morts, sont les futurs vivants,
L'essaim des cœurs à naître, — et dans les tristes vents

Que verse l'Elysée aux âmes ébauchées
Se traînent les regrets de leurs sœurs débauchées,
Scintille sur les flots, impossible à saisir
Le songe évanoui de leurs nuits de plaisir.
L'inutile vertu, les mauvaises pensées,
Tout le chaste appareil des paupières baissées,
Des mains jointes, des pleurs impurs, flottent vaincus
Aux pieds cicatrisés de la blême Vénus...
Car Vénus règne ici... Callypige, c'est elle
Qui pressant à deux mains sa robe d'Immortelle
L'entr'ouvre, et sur son sein, sous ces plis entr'ouverts
Ecoute palpiter tout ce lâche univers.
Et, cœur, mon cœur vieilli, — ces crimes, ces fantômes
A la voir, à l'aimer, redeviennent des hommes.

XVII

Sur son lit de corail, dans ses coussins d'écume,
Naple dort, un bras allongé,
Et dans ses bruns cheveux la Sibylle de Cume
Tresse des feuilles d'oranger.

Nous avons sur son lit laissé la belle fille,
Nous voguons sur la haute mer...
La pluie, en folâtrant, a défait sa résille
Et danse lourdement sur le pont du steamer.

La mer se rétrécit, les grands caps dans la brume
Se rapprochent, l'horizon bas
Erre inquiet autour des phares qu'on allume...
Qu'est-ce qui nous attend là-bas ?

Qu'importe ! Chaque jour l'univers recommence.
Perdus sur la mer, nous dormons,
Et le Plaisir partout dresse une table immense
Où demain nous boirons sous la tente des monts.

L'aube en court jupon vert danse au bord de la terre,
Et pour nous, contre son cœur fort,
Déjà, hors de la brume, au-dessus du mystère,
Gênes, là-bas, presse son port.

XVIII

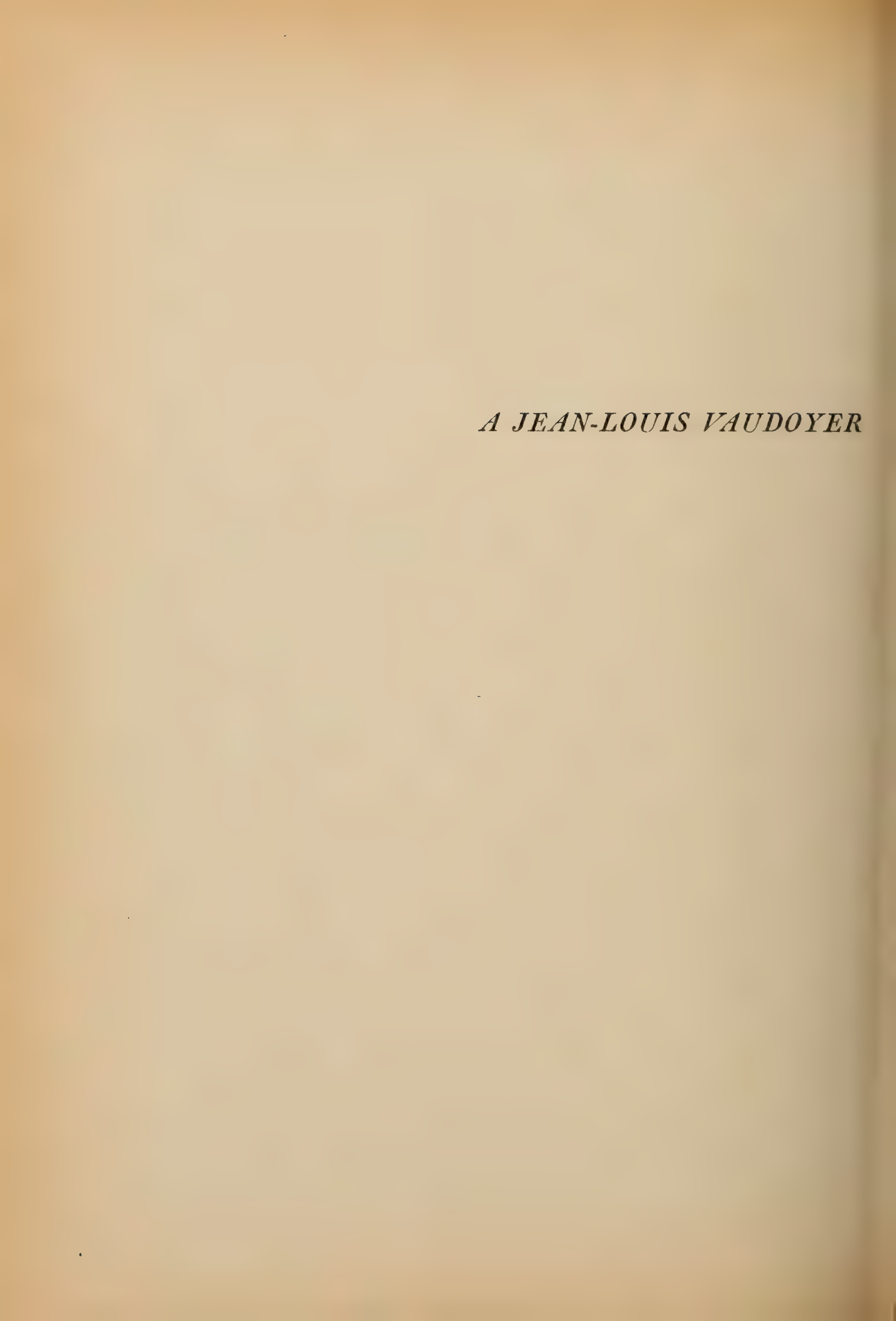
Lorsqu'on a vu Vesper descendre sur Messine
Et fumer l'encensoir sur les flots renversé
On se sent emporté dans la main qui dessine
Les fresques d'un grand mur toujours recommencé.

La Mort et le Plaisir se disputent le monde,
Et le peintre, les pieds dans l'immonde charnier,
Y penche à ses côtés Vénus joufflue et blonde
Et sur le doigt des morts pose un tremblant ramier,

Ou bien sur quelque port qu'écrase l'Infortune
Dédaigne en traits confus le peuple des mourants
Et dresse en marbre blanc l'inflexible Neptune
Promenant sur les morts ses yeux indifférents.

Mais moi, si mon vieux cœur tremble comme la terre,
Aux mains mêmes du dieu je prendrai le pinceau
Et d'un trait défaillant, joyeux dans ma misère,
J'ajouterai ma vie aux ombres du tableau...

Arlequin



A JEAN-LOUIS VAUDOYER

Mon amour à moi n'aime pas qu'on l'aime.
TRISTAN CORBIÈRE.

Avec ses bleus lampions, sa tente vénitienne,
Le parc, aux verts jets d'eau, de la farce italienne
Ressuscita sur le théâtre improvisé...
L'air avait la langueur nerveuse d'un baiser.
Un faquin alluma le lustre de feuillage.
Les rustiques flonflons des danses du village
Des prés endimanchés arrivaient jusqu'à nous ;
Et nos Vénus rêvaient, des fruits sur les genoux...
Le clair de lune, pâle au cœur des amoureuses,
Baisait le sein fardé des actrices peureuses,
Et sur les bancs moussus, où l'ombre chuchotait,

Un éventail tombé, quelque loup qu'on ôtait,
En de furtifs aveux rapprochaient les visages.
L'heure mauve, tissée en dehors des usages
Par les doigts attendris du Plaisir, enfiévrait
Chaque couple déjà, mais quand dans la forêt
Bergamasque, où pâmait un quintette dans l'ombre,
Brusquement Arlequin, jailli d'un portant sombre,
Empourpra les tréteaux d'un bond éblouissant,
Tous nous crûmes, du fond secret de notre sang,
Voir s'échapper, bariolé par le poëte,
L'équivoque tourment de notre âme inquiète,
Car, tandis que l'Amour fuyait vers les cyprès,
Tendrement, méchamment, voici ce qu'à peu près,
Avec Pierrot tapi sous la vasque voisine,
Soupirait Arlequin aux pieds de Colombine :

Mon cœur multicolore
Se fera blanc, pour toi...
Tourterelle, l'aurore
Roucoule sur ton toit.

Toute la nuit ton souffle
A sur moi voltigé...
Jette-moi ta pantoufle,
Fuis-moi dans le verger.

Jouons à l'amour-vole...
Ton lourdaud de Pierrot
D'un pâté se console,
A l'ombre du sureau.

Novice méprisée,
Touffe de brun plaisir,
Sur ta nuque frisée
Halène mon désir.

Bouffi prend sa bouteille,
Laisse, il n'est pas fâché...
Pique mon cœur, abeille,
Jouons à cœur-perché.

Il a fait nuit... Je t'aime encore.
Suis-je sentimental ! Là-bas,
L'aurore laisse, la pécore,
Tithon tirer ses bas.

Dans sa jupe bouffante
Croisant ses pieds nerveux
Elle rit, triomphante,
Sous ses mauves cheveux.

Sous tes cheveux crespés de reine,
Tu voudrais bouder, mon ennui,
Lorsque le parc achève à peine
Son rêve de la nuit.

Oui, je sais, la fontaine
Mêle un sourire faux
A la rumeur lointaine
Des blés mûrs pour la faulx.

Vite, mets mon loup, Colombine...
On monte, on frappe, c'est Pierrot.
Regarde, il médite, il combine.
Que nous veut-il, le sot ?

Non, Monsieur, cette femme heureuse
N'est pas la vôtre, permettez
Que sur sa nudité peureuse
Quelques mystères soient jetés.

Et voyez, cette jambe fine,
Sous le masque cet œil fripon,
Osez dire que Colombine...
Quoi ? La couleur de ce jupon ?

Reluquez plutôt cette mouche
Au bord de ce vase de lait...
Colombine a-t-elle la bouche,
A-t-elle le ventre ainsi fait ?

Bon... Soulevez cette dentelle,
Mettez sous ce masque un baiser,
Et redites-moi que c'est elle...
Allez... Vous êtes excusé.

Pierrot s'en est allé, balayant le dallage
De son chapeau pointu... Glaces. Sirops. Un page
Promène un bol de punch. On se rapproche. On rit.
On commente. Les fleurs dans l'ombre ont de l'esprit.
Musiques. Eventails. La société s'ébroue.
Les yeux ont l'air d'aimer. Des paons blancs font la roue...
Mais le couple revient, et pimpant, agaçant,
L'être versicolore ironise, pinçant
Le menton grassouillet de la belle rêveuse
Qui l'écoute, en mordant un brin de tubéreuse.

Tu fais battre
Trois ou quatre
Fois par jour
Mon cœur triste
Qui résiste
A l'amour.

Je te quitte...
Ma petite,
Trop longtemps
La bourrasque
Prit le masque
Du printemps.

Cœur sincère
C'est, ma chère,
Pour un fou
Une chaîne
Qui vous traîne
Dieu sait où...

Prends ta mante,
Une amante
Va venir,
Moins fidèle,
Mais plus belle.
Va ouvrir.

Non. Non. Vite sèche tes larmes.
Ne pleurez pas, je voulais voir
En de beaux yeux fardés quels charmes
Peut ajouter le désespoir.

Les pommiers ont une âme verte,
O Colombine, ce matin,
La source a sur sa gorge ouverte
Epinglé son nœud de satin.

Viens... L'odeur de la roseraie
Baisera mollement ton cou...
Pierrot dort... Ta nuque l'effraie...
Je n'ai que des désirs de fou.

Je n'aime pas, je suis fantasque,
Mais que de fois, dans tous ces prés,
La brise a balancé mon masque
Aux tristes branches des cyprès.

Le ciel sur la terrasse a l'odeur de la terre,
Le matin a changé nos baisers en oiseaux,
Sous leurs cils scintillants, vifs comme des ruisseaux,
Colombine, tes yeux ont un goût de mystère.

Que siffle Pan, là-bas, à ce berger bossu ?
A peine réveillés de leur songe nocturne,
En guettant ton jupon, ma belle taciturne,
Les arbres, pleins de fruits, ouvrent leur cœur moussu.

Et dans ce vague amour tombant des branches roses
Notre pauvre Pierrot plus vaguement troublé
Taquine, sans savoir, d'un bête épi de blé
Le sein, épanoui trop lourdement, des roses.

Un éventail et des pralines,
Des gants sur l'herbe, et c'est assez
Sous le brouillard des mousselines
Pour une fille aux yeux baissés.

Tout autour, des meules flambantes,
De grands tilleuls, un vieux parc noir...
Sur son front des boucles tombantes,
Dans son cœur un mol désespoir.

Elle soupire avec délice,
Son candide regard pervers
A travers les tonnelles glisse
Vers un trouble et chaste univers.

Elle a seize ans... Déjà l'automne
Pique les branches du sureau.
O soleil, soleil monotone !...
Sur la route passe Rousseau.

Gambadant,
L'œil ardent,
Je te vole
Deux baisers...
Cœurs brisés,
Pigeon vole.

Scintillant,
Sautillant,
Je t'apporte
Deux colliers...
Bras liés,
Flamme morte.

L'amour seul
Sensuel
Et fugace
Est un dieu :
Hors ce feu,
Tout me lasse.

Un long soir
Va s'asseoir
Sur les marbres
Du parc roux,
Aimons-nous
Sous les arbres.

Un beau feu de Bengale imite le soleil.
Le parc s'est effacé sur le tréteau vermeil.
On a soufflé la lampe et dans un parfum d'ambre
Entre les deux portants est venue une chambre
Avec son petit lit, son preste guéridon,
Et dans le bleu fauteuil, en un mol abandon,
Courtisane à demi, la belle Colombine
A l'air de dédaigner, adorable et mutine,
Tout en lui souriant, ce singe d'Arlequin...
Et Pierrot les épie, en habit d'assassin.

M'aime-t-elle ? Est-ce que je l'aime ?
Mon mignon sphinx de satin bleu
Fait mijoter le vieux problème
Dans la bouilloire à petit feu,

Puis, m'offrant la blonde fumée
Dont la chambre, où glisse le soir,
S'est suavement parfumée,
Va, sur le lit défait, s'asseoir.

C'est une minute accomplie...
Laprade, comme tu le veux,
Une fine mélancolie
Embrume à peine ses cheveux.

Dans la frêle coupe chinoise
Le thé tremble encore fumant,
Et l'espiègle tire, sournoise,
Contre sa jambe son bas blanc.

Tu fuis ce râcleur de mandore,
Ce bouffi Pierrot qui veut voir
Se changer, parce qu'il t'adore,
Le plaisir en devoir.

Un baiser qu'on refuse,
Un baiser que l'on rend,
C'est le jeu qui m'amuse,
C'est le jeu qui me prend.

Tous les rossignols de la terre,
Avec leurs rêves les plus fous,
Ont dû, dans ce coin de Cythère,
Se donner rendez-vous.

J'ai mon cœur comme un autre
Mais je hais, tu le sais,
Ces airs de faux apôtre
Des amants compassés.

Ah ! fuyons la tendresse errante
Des rossignols et du parc noir,
A t'y sentir indifférente
Je t'aimerais, ce soir...

Ces mines, ces minois,
Cet air froid que tu gardes
Pour tenir mes doigts cois
Pendant que tu te fardes,

Ces bagues, ce collier,
Toutes tes pierreries
Me feraient oublier
Vite mes théories.

Tu ne crois qu'à demi
Les mots que je murmure,
Cassandre est endormi,
Montre-moi ta parure.

Te voici riche enfin,
Le Plaisir te convoite,
Mais le même Eros fin
Bat sous ta gorge moite.

Colombine ou Manon,
Ton cœur reste le même...
M'aimes-tu ? Réponds non,
Si tu veux que je t'aime.

Et la toile tomba... Quelques instants encore
Rôda sous les rosiers un fredon de mandore,
Un grand feu d'artifice éclata sur les prés,
Une biche bondit sous les pins diaprés,
Tout se tut. Le silence aggrava le mystère.
Nous croyions respirer une nuit de Cythère.
Les éventails battaient, le lustre s'éteignit,
Et ta fiévreuse main, dans l'ombre, m'étreignit,
Tandis que tu riais sous la barbe du masque...
Avec tes bas dorés et ton tambour de Basque,
Caprice que je fuis, bohémienne d'un soir,
Equivoque chagrin, reviendras-tu t'asseoir
Sous ce cyprès jamais, lâche et molle folie ?...
Partout, perdus d'extase et de mélancolie,

Des couples, comme nous, par la farce énervés,
De frivoles soucis se sentaient entravés,
Et sur l'herbe enlacés, à leurs fausses paroles
Mêlant l'aveu fuyant des eaux et des corolles,
Voyaient tourbillonner, autour des lampions morts,
Les désirs obsédants qui chassent les remords...
Ils reviennent, hélas ! les tourments que l'on chasse.
L'aube furtivement glissa sur la terrasse,
L'air farda d'un frisson de spécieux regret
De cette nuit déjà le martyre secret.
Lasse, tu t'éveillais ainsi que l'on oublie...

Et moi, vous m'appeliez là-bas, mers d'Italie !

La Maison des Cimes

I

Une étroite maison, des pins, le bleu visage
De la montagne au bord des fenêtres, la nuit
Descendant les sentiers d'un octobre sauvage,
Un été moribond au soleil de l'ennui,

Mais une âme, un regard brumeux, la soif des cimes.
Sous le cep empourpré qui tombe du balcon
La Passion sourit à d'invisibles crimes...
Une immense tristesse, une étroite maison.

II

Dans le ciel infusé de gloire
La montagne m'ouvre son cœur.
Il fait vaste... Une source noire
Sanglote au fond de mon bonheur.

Le vertige qui d'elle monte
Prend tes yeux, crime qui me fuis.
Des pourpres glaciers de la honte
Tombe la paix des grands ennuis.

On dirait, sous la roche dure,
Le front d'un Archange obstiné,
Les pierres gardent la figure
Des matins où le monde est né.

À cette source solitaire
D'une plus souffrante clarté
Mon cœur, détaché de la terre,
Pourrait noyer sa royauté,

Je le sais, mais je veux quand même,
Avec l'avalanche et le vent,
Détruire dans tout ce qui m'aime
Ce qui reste encor de vivant.

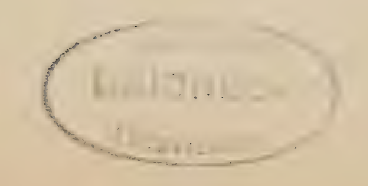
III

Il a neigé... Les yeux embués de la terre
Regardent, sans les voir, mon âme sans mystère,
Mon cœur où vient le froid... Qu'il est dur de vieillir !
Couchant des sens, quel soir voudras-tu m'accueillir,
Calme suicidé d'un amour sans courage ?
Un vieil orme frappé par le dernier orage
Sur le roc raviné penche son tronc mourant...
Il neige... Au front du mort qu'importe le torrent !
Qu'importe le soleil, Amour, neige divine,
A la plaine sans blés que l'orage ravine !
A mes jours ébranchés, à mon bonheur mourant,
Qu'importe le soleil, qu'importe le torrent !

IV

Comme vous me tentez, danseuses des abîmes.
La neige vole et brûle à vos beaux talons nus.
J'ai cru tout épuisé, des baisers et des crimes :
Vous rayonnez, plaisirs, de tourments inconnus.

Le mol ennui descend les pentes de mon âme,
La montagne bleuit, sur mes jours il fait tard.
Dans la maison sans foi veille une maigre flamme...
La souffrance te reste, essayes-en, vieillard.



V

Tu veux souffrir... Elle est l'aube la plus aiguë,
Le crépuscule intérieur.
Est-ce à Sienne ? Tu sais que tu l'as déjà vue.
Elle a honte de son bonheur.

Ses mains, dans l'amertume équivoque et l'extase,
Ses doigts, par Lippi fuselés,
Tourmentent, inquiets, la serpentine phrase
Qui court sous ses verts bracelets.

Le saphique soupir qui quitte la montagne
Avec le rêve des cyprès
Retrouve sous ses seins une trouble compagne,
Et dans ses minces bras nacrés

Se blottit, pour jouir d'un accablé mystère,
Le vague Prince de l'ennui,
Lorsque tout frissonnants des péchés de la terre
Tombent ses voiles de la nuit.

Il vient... D'un sang subtil son âme se colore,
Elle l'étreint, pâle rosier,
Tandis que dans la chambre un automne sonore
S'effeuille autour de son clavier,

Et que de ses longs doigts, d'où la tristesse coule,
Tout un néant mélodieux
L'emporte mi-pâmée et l'aime qui roucoule
Sur le lit sensuel des dieux.

VI

On ne meurt pas, je le sais bien...
Malgré vos robes, triste et nue,
Votre âme errante continue,
Sous vos bijoux, son songe ancien.

Sous ses bijoux, votre âme amère
Qui se coucha près de Sapho
Cherche toujours un trouble écho
Dans les vallons de la Chimère.

Votre étroite et verte prison
Ouvre en vain ses fenêtres sages
Sur les plus calmes paysages,
Vous poursuivez à l'horizon

Vos vagues anges... tendre cierge
Que déjà la terre éteignit,
Quand Ghirlandajo vous peignit
Dans sa Naissance de la Vierge.

VII

Les vastes Alpes purifient...
Venus des pacages épais
Les souffles sains qui vivifient
Ont baisé les yeux de la Paix.

Elle dort, opulente et rousse,
Au lit des chênes automnaux,
A ses doigts les rûs, sous la mousse,
Otent et passent leurs anneaux.

Mais vous dédaignez, sœur altière,
Le beau corps qui s'épanouit
Dans l'immense odeur forestière
De votre songe évanoui

Et sous la nuit de vos paupières
Vous préférez, cœur obstiné,
La stérile douleur des pierres
Au fond du gave raviné.

VIII

Vous m'avez dit : « Tu veux me délivrer… J'écoute
Les pas silencieux de l'Ange sur la route,
Depuis que je suis née… en vain, mon frère, en vain !
Raconte-moi le goût qu'ont le pain et le vin.
Oh ! respirer un peu d'air terrestre, un peu vivre…
Si tu ne m'aimes pas prends-moi, je veux te suivre.
Quittons ces cœurs bornés, cette étroite maison… »
Et déjà, par-dessus mon front, sur l'horizon,
Déjà ses yeux cherchaient les ailes de l'Archange,
Car, tout le bleu pays qui se changeait en fange,
Son beau rêve insulté l'attirait tristement
Comme un plus morne enfer sous le plat firmament.

IX

Une âme d'émeraude habite la montagne.
Viens. Un temple écroulé rêve dans le rocher.
Passons la porte étroite où celui qu'accompagne
Un désir sans espoir, d'Amour peut approcher.

Amour, au fond d'une eau sans cœur et sans pensée,
Trempe, dans le vertige, au bord du vert néant,
Ses pieds froids, sous l'orgueil de sa gorge blessée,
Et sourit, sans y croire, à l'abîme béant.

Jamais, comme en ce soir de catholique automne,
Je n'ai senti l'Enfer se pencher menaçant
Au-dessus de ce cœur qui de rien ne s'étonne
Et de ses noirs flambeaux me glacer jusqu'au sang.

J'étais cette eau, j'étais ces roches qu'elle ronge.
Tout un monde écrasé m'opprimait tendrement.
Et mon âme, à longs traits, à la source du songe
Buvait son crime heureux avec son châtiment.

Elle était là, debout, damnée, indifférente...
Que cherchait sa pensée au delà de mon cœur ?
Pardonnez-moi, beaux cils, dure âme transparente,
D'avoir osé mêler aux vôtres ma douleur.

X

Je ne me connais plus... Quel triste et quel doux Bien
Comme un tendre poison me coule dans les veines ?
Est-ce mon cœur qui naît ? Est-ce l'Amour qui vient ?
Toutes les voluptés qui m'attachaient sont vaines.

Mes jours coulent... Je meurs... Je ne désire rien.
Je me suis éveillé sur une vague cîme.
Que veut ce monde, en bas ? Ce corps, est-il le mien ?
Je presse dans mes bras une lumière intime.

Je presse une clarté, je prie une splendeur
D'où ne peut me venir, je le sais, qu'amertume.
La Vieillesse est sur moi, l'Amour est sur mon cœur...
Je me fonds au soleil, pauvre flocon de brume.

XI

Tes pâles yeux, ton cœur souffrant,
O vertigineuse, t'isolent...
L'âme du précipice te prend,
Et les pins amers te consolent.

Par d'intimes sentiers tu vas
Vers l'Impossible qui t'opprime.
Le Suicide rêveur et las
Te suit au bord de ton abîme.

A tes pieds, rien. Le monde fuit.
Et, triste sœur de Monna Lise,
Tu vois monter au front de la nuit
La paix vaine où tout s'égalise.

O néant, le néant te prend,
Et mes désirs de toi m'isolent...
Malheur à qui t'aime et te comprend
Et que les étoiles désolent.

XII

Regarde... Pise même, après la canicule,
N'a pas, dans ses mois bleus, un si pur crépuscule...
Nous sommes chez les morts. Donne-toi sans retour.
L'air infernal a bu les miasmes de l'amour.
Ton grand cœur, obsédé d'inquiètes pensées,
S'enivre de l'aveu des trahisons passées.
Nos vieux désirs sont là, fantômes, entre nous.
Et l'ombre qui déjà sur nos pauvres genoux
Abandonne son front couronné d'herbe pâle
Passe à nos doigts tremblants un vague anneau d'opale
Et fiance ta faute à mes derniers remords...
Regarde-moi... Tais-toi... Nous sommes chez les morts.

XIII

Le silence de la musique
Et les angoisses de Tristan,
Le péché, l'extase physique...
Cette pâleur qu'elle me tend.

Un crépuscule amer et rose
Par la fenêtre ouverte entrait,
Sur ton cou quelque impure rose
Balançait son coupable attrait.

Tes yeux, ta volonté muette,
Clos pourtant aux désirs humains,
Brûlaient, criaient de fièvre inquiète,
Comme tes mains, comme tes mains.

Nous nous sommes, sans nous le dire,
Au-dessus de la chair étreints,
Dans le désespoir du martyre,
Dans les sanglots des cieux atteints.

Cette heure atroce de délice
Te poursuit-elle ? Voudrais-tu
Goûter encor jusqu'au supplice
La vanité de ta vertu ?

J'ai soif du néant... La souffrance
Est la volupté de la foi.
Toute douleur est délivrance.
Je veux souffrir, délivre-moi.

XIV

Doux front que l'on tourmente et beaux yeux qui vous fuient
Oh ! la montagne est triste, et ces Alpes m'ennuient.
Je ne supporte plus leur songe qui m'accable.
La nappe de soleil qui traîne sur ma table,
Le vieil arbre ébranché qui parle de départ,
Ce murmure doré qui console le parc,
Et là-bas, sans me voir, du fond de la campagne
La mer qui veut sourire à la triste montagne,
Ce jour léger me pèse, et je n'aime plus rien...
Mais quelqu'un a marché sur le sable ? Elle vient.
N'est-ce pas sur les fleurs son ombre ? Son corsage
N'a-t-il pas coloré d'un baiser au passage
Ce rayon qui m'embaume et que je reconnais ?...

O Passion, joie exécrable, je renais.

XV

Cette attente désespérée,
Ce crépuscule démonté
Qui bat ton cœur de sa marée,
Ce ciel tombé, ce noir été,

Tout ce frémissement des choses
Quand tu rentres dans ta maison,
Ce cri des lys, ce mal des roses,
Dans tes veines tout ce poison,

Dans ton sang toute cette ivresse,
Tout ce jour qui s'ajoute au jour,
Ces mains dont tu n'es plus maîtresse,
O mon amour, c'est ton amour.

XVI

Non. L'équivoque ardent a fini... Le ciel tombe.
Le soir vertigineux qui courait sur le mont,
Le soleil mutilé s'assied sur une tombe.
Dans la futaie on rit... C'est toi, pauvre démon,

Toi, qui toujours riant, mais crispé de colère,
Depuis que je suis né mets ton ombre à mes pas.
Les larmes des heureux savent seules te plaire.
Tu veux me voir pleurer, je ne pleurerai pas.

Mais vous, tendre inconnu, que fuyait ma jeunesse,
Gardien dont me parlait ma mère, et qui m'aimez,
Venez... Votre douleur est sœur de ma détresse...
Je ne peux pas souffrir, je n'aimerai jamais.

XVII

Ne me regarde pas, cruelle...
Tu n'adores que le Malheur,
Tu suis la route rituelle :
Les chastes plaisent au Seigneur.

Va le tenter sur la montagne...
Si tu n'as pas nos sens grossiers,
Ange mauvais, trouble compagne,
Mire-toi dans les verts glaciers,

Et, sur la couche sacrilège,
Epouse dans un froid soupir
La solitude de la neige
Où ton âme veut s'assoupir,

Cependant qu'à vos pieds le fleuve
De tes remords précipités
Abreuvera la ronde, veuve,
De tes péchés ressuscités.

XVIII

La montagne m'a dit : « A l'origine était
La démence. L'Amour ouvrit son œil d'aurore.
J'étais là. Lentement un sanglant météore
Se leva. Le cœur de la terre haletait.

« Et comme des frelons, aux tempes d'or du monde,
Déjà pleins du regret de l'éternelle nuit,
Bourdonnaient les essaims de l'incurable ennui,
Et l'Azur les chassait à coups vermeils de fronde.

« Mais moi qui les voyais fondre sous le levant,
Quel tragique soleil m'inonda la mémoire ?
D'autres sombres matins, comme eux fuyant la gloire,
S'étaient donc dispersés dans les pourpres du vent ?

« D'autres soleils aussi viendront qui nous attendent
Derrière le torrent amoncelé des jours...
Taisez-vous, sottes voix des humaines amours.
Les mondes à venir dans la nuit vous entendent. »

XIX

Entrez, entrez en moi, calmes des lieux sublimes,
O méditations d'azur, monts radieux.
Le bleu soleil couché sur la neige des cimes
Fond avec un soupir qui ferait croire aux dieux.

Pêle-mêle, avec eux, nous roulons aux abîmes
Avec l'arbre attendri, l'herbe, les flots heureux.
De qui donc, beau pays, sommes-nous les victimes
Pour que sous ta beauté tu sois si douloureux ?

Il m'a dit : « Egorgé sur un autel de gloire,
La minute qui passe épouse un dieu cruel.
Aux sources du néant mon amour savait boire...
Ne me réveille pas, tourment universel. »

XX

La haine, le désir m'accable
Et je me traîne languissant
Des fleurs du balcon à ma table...
Tu brûles toute dans mon sang.

L'air sans goût m'étouffe, je pleure,
Et je sais qu'à deux pas tu lis
Ou qu'au hasard, dans la demeure,
Pour mieux me chercher tu me fuis.

Ah ! dans quel soir de pâle orage,
Devant le ciel crispé, tous deux,
Aurons-nous l'angoissé courage
D'enfin nous prendre dans les yeux

Et de nous crier sans parole,
Sans amour, sans pitié de nous,
Le grand secret qui te désole
Et qui me jette à tes genoux !

XXI

« Je n'ai pas de secret... Je t'aime.
Ai-je vécu, si j'ai vécu
Sans toi ?... Notre vie est la même.
Le Bonheur nous est défendu.

« Toi, ton orgueil, moi, ma pauvre âme
Toute lourde de rêves morts,
Autour de nous la chair, la femme
Et l'homme, l'ombre de nos corps...

« Tes yeux durs, ton visage blême
Répondent... Rien n'est plus affreux
Qu'un couple désuni... Je t'aime.
Nous ne pouvons pas être heureux.

« Avant toi, j'allais, isolée,
Comme un grand flambeau ténébreux.
Tu m'avais presque consolée...
Nous ne serons jamais heureux. »

Au bord du ciel...

Ce rideau de cyprès, cette île de roseaux,
Et, comme nos deux cœurs, ces deux torrents sans eaux,
Tout ce grand pays nu que l'orage ravine,
Sont semblables, enfant, à ce que je devine
De ton âme ensablée où règne un vent amer.
Mais, à demi-fermés, les yeux de cet hiver
Regardent, sur les blés de la plaine gelée,
Verdir partout déjà la sève amoncelée
Du sévère printemps qui doit t'enorgueillir
Et te rajeunira, toi qui voudrais vieillir.

La vie est devant toi... Le faible seul hésite.
Le destin, une fois, s'offre et ne revient plus.
Sous tes yeux abaissés si ton cœur bat plus vite,
C'est que d'un choix naissant tes soupirs sont émus.

Comme le vent gonflé des songes de la plaine
N'aime pas à s'asseoir dans l'ombre des cyprès,
Ne laisse pas la mort rêver dans ton haleine.
Un paisible couchant endort les jeunes prés.

Vergers ensommeillés d'un rustique dimanche !
Doux champs nés d'un labour vingt fois recommencé !
Vois, comme au fond rosé de la campagne blanche
S'ouvrent les sens frileux du monde ensemencé.

Et toi, dans cet hiver dont ton sang se désole,
Ne sens-tu pas germer un invisible ami ?
La vie est là... Pour toi ces champs sont un symbole.
Eveille le printemps dans ton être endormi.

Sous un chêne ébranché par l'autan, l'œil atone,
Tu pris ma main, enfant...

« La terre est monotone,
Le jour est inutile, et Dieu nous ment, dis-tu.
N'est-ce pas au néant que mène la vertu ?
Pourquoi se travailler en espérances vaines... »

Décembre engourdissait le regard des fontaines,
La sablière croulait au-dessus des roseaux,
Les cyprès embrumés, autour de leurs fuseaux,
Amassaient tristement les soupirs de la plaine
Comme pour en filer la transparente laine,
Et le soir tournoyait sur ton front accablé.

« Où, répondis-je, tend la confiance du blé,
L'huile des oliviers, l'esprit têtu des souches ?
De quel cœur monte donc l'haleine de nos bouches
Que respire quelqu'un d'invisible entre nous ?...

Puisque tu ne sens pas, dans les pins à genoux,
La tristesse de lois vaguement implorantes,
Je ne poserai pas tes mains indifférentes
Sur le front désolé de quelque idée en deuil...
Dans tes pauvres regards rêve encor trop d'orgueil.
Tu dors... Et l'univers que tu ne sais comprendre,
Le monde consumé tombe comme une cendre
Sur les torrents brumeux de ton sang abattu.
La peine est inutile et l'amour vain, dis-tu.
Tout trompe... Et dans l'espoir de la prochaine aurore,
Enfant ! tu ne vois pas que de revivre encore
Tout ce couchant supplie, au bord de ton sommeil,
Le père des vivants et des morts, le soleil. »

L'hiver qui s'est jeté sur toi
Au tournant brusque de la route
Avait cru, sous son baiser froid,
Te désoler d'un vaste doute.

Il a posé son doigt gelé
Sur ton âme à peine naissante
Et, lugubre, s'en est allé...
Mais l'aurore compatissante,

La lente aurore du pardon
Qui se lève sur tes ruines,
O Jeunesse ! a fait sur ton front
Fleurir la couronne d'épines.

Un pays rocailleux, une montée étroite,
D'âpres touffes, le vol de sentiments épars,
Une amère pensée, une volonté droite,
Un ciel étincelant sur de roides remparts,

Enfant pâle, c'est toi... c'est ton âme écrasée
Sous les rocs éboulés d'un destin écumeux.
Un vague et froid soleil sur ta force épuisée,
Sur ces ruisseaux taris appuie un doigt brumeux.

Mais vienne le printemps, partout dans la montagne
L'ange bleu des torrents, les désirs bondiront.
Tu verras, à tes pieds, dans la morte campagne,
Ta foi, sous les blés verts, lever son jeune front.

Roidis-toi... Laisse en toi s'écrouler l'avalanche...
Je voudrais te le dire avec des mots d'azur,
O ma fille, là-bas, dans la campagne blanche,
Ta vie heureuse pousse avec le pain futur.

Sous un grand arbre noir, heureux de ta tristesse,
Nous nous sommes assis.
Nous vîmes une austère et terrible noblesse
Sortir de ce pays.

Un même sang gonflait cette terre farouche
Et ton cœur douloureux.
On eût dit que le ciel qui regardait ta bouche
En était amoureux.

J'étais comme ce ciel, mais ce ciel ni tes lèvres
Sur tes grands yeux meurtris
N'étancheront jamais, sur toi qui les enfièvres
La soif de ce pays.

Dans le lit du torrent, pierreux comme mon âme,
Le Désir s'est couché...
Est-ce mon cœur, là-bas, un cerf sans âge brame
Près d'un pin arraché.

Arrachez de mon sang toute sa fausse gloire,
Je veux, je veux pleurer.
Le torrent s'est gonflé d'une eau soudaine et noire,
Des pleurs de la forêt.

Abattez dans les bois, abattez dans mon âme
Les arbres foudroyés,
Je veux voir un bûcher, je veux voir dans sa flamme
Tous mes désirs noyés.

C'est un laurier qui me regarde.
Il me murmure : « J'ai voulu
Fleurir d'une sève hagarde...
Je ne puis pas, je n'ai pas pu.

« Tu m'as montré, dans ma misère,
Un peu de soleil et de mer,
Un grand printemps pur et sévère...
Je retombe dans mon hiver.

« J'ai senti comme un blanc sourire
Rôder autour de ma prison,
Du vague esprit qui me désire
Es-tu l'obscure exhalaison ?

« Avec tes yeux pleins de mystère,
Tes yeux qui me font défaillir
Jusqu'aux racines de la terre,
Saccage-moi, je veux souffrir. »

J'ai regardé le laurier d'Ève,
Les noirs cheveux, le tronc qui luit...
Ah ! mêlez ma sève à sa sève,
Je voudrais tant souffrir pour lui !

C'est un couloir pierreux, le lit d'un torrent mort.
L'amour et la douleur ont frayé ce passage.
Un âpre ciel d'hiver y crispe un dos sauvage.
Un parfum menaçant de l'ouverture sort.

Entre les deux parois de la sente gravie
Ne passaient que le vent et la neige avant toi,
Sur le mur sans soleil seul rampe un lierre étroit...
Mais par ce dur portail on entre dans la vie.

Va, le pâle vaincu rayonne au fond du chœur,
Le Repos luit sur le Calvaire...
Qu'il était beau le blé qui poussait dans ton cœur !
Tu n'engrangeras pas cette moisson sévère.

Tu ne connaîtras pas la haute volupté
De courber, dans la strophe sombre,
La passion soumise aux lois de la clarté
Et l'ardeur de la vie aux puissances du nombre.

Tu ne goûteras pas le bonheur de tenir
Sous ta chaude raison le monde qui l'épouse,
Ton âme, abandonnée à son maigre avenir,
De Phèdre et de Didon ne sera plus jalouse.

Tu vivras, — si c'est vivre ! — en suivant pas à pas
Le troupeau des servantes mornes,
Ton front, en s'y heurtant, ne se brisera pas
Aux bornes du chemin comme à tes propres bornes.

De l'univers pourtant le songe émerveillé,
L'illusion, la chaude brise
Passera sur tes sens sans plus rien éveiller...
Va, le soleil des morts se couche dans l'église.

La Caume désolée, au soir de sa victoire,
N'a plus peur de la nuit qui déferle à ses pieds.
Quels vieux crimes du monde, en ses rocs expiés,
Ont pu gonfler ses flancs sous sa ceinture noire ?

Quel pardon, sur son front désormais immortel,
Est tombé de la main de l'invisible Père ?
Pierreuse Iphigénie, à quel sanglant autel,
A-t-elle frissonné, dans l'aube de la terre ?

Elle s'endort, couchée aux pieds du ciel voilé.
Une lune furtive en passant la caresse,
Et comme un bleu soupir de tardive tendresse
De ses seins assoupis coule un ruisseau de lait.

Sois comme elle, ma fille... En ta douleur ravie,
Pour quelque aïeul obscur peut-être souffrais-tu,
Et, son crime expié, vois se lever la vie
Au clair de lune sûr de ta tendre vertu.

Ma fille, devant toi le pays ouvre une âme
Sévère... En perçois-tu l'inquiète douceur ?
Le souffle amer des pins te murmure : « Ma sœur,
Comme toi le vent fort des cimes nous affame.

« Ton cœur saignant le sait, pour contempler d'ici
Dans la plaine, à tes pieds, ta souffrance irisée,
Il t'a fallu gravir, dans ta haute pensée,
Un dur chemin aussi que barrait le souci.

« Par le sentier croulant, sans ami, sans rosée,
Trempant au blanc mistral ton désir obstiné,
Tu voyais, loin de toi, le ciel déraciné
Et plus proche, à nos pieds, ta douleur reposée... »

Elle est là... Les cyprès d'un funèbre bandeau
Enserrent le vieux front de la glèbe tondue,
Les champs, sans horizon, dans la morne étendue
Semblent pleurer au bord d'un immense tombeau.

Un cadavre est couché sous cette pierre immense.
Si tu veux l'éveiller, ma fille, parlons bas.
Dans le ciel de tes yeux plein de brûlants combats
Il se dresse déjà, nourri d'ardent silence.

C'est ta douleur... Mais crains, fondue en ce soleil,
Rapide comme l'air, forte comme l'orage,
De tout ce pays mort qu'elle soit le visage,
De tous ces morts semés qu'elle soit le réveil.

Dépossédé, sous ton visage
Est-ce Bakkos qui me sourit ?
Dans tes yeux, subtil paysage,
Rôde l'orage de l'esprit.

Un chasseur rit. Un bruit d'abeilles
Pique le ciel d'un vol cruel.
Eveille-toi... Dans les corbeilles
Tombe un verger perpétuel.

Là-bas, les presqu'îles errantes,
Au fond des horizons tiédis,
Laissent partout leurs mains mourantes
Bercer un vague paradis.

Là-bas, un vague, un calme monde,
Sous les caresses du Vinci,
Semble des bras de la Joconde
Couler, mon âme, mais ici,

Ici, dans l'amère contrée
Qui vient de passer dans tes yeux
La Souffrance s'est rencontrée
Avec l'Amour capricieux.

« Orphée !... Orphée !... On a marché sur la lisière
Des grands bois de Psyché, dans le blême ravin...
Est-ce bien toi qui viens ranimer ma poussière,
Plectre tombé, Chercheur, Orphée, époux divin !
Dans la coupe des morts voici le pâle vin,
Éveillons-nous... Je suis le soupir de la vie.
Le Chant est le soleil des enfers... Tout est vain
Et languit... Chante. Avec une pudeur ravie
Mon âme s'agenouille, un mystique jasmin

M'embaume, l'aube vient, d'obscures transparences
Montent de la prairie, il fait bleu, prends ma main,
Remontons au matin des vertes espérances...
Là-haut, là-haut... Je sens les formes en chemin...
Le monde reverdit, et d'un soupir humain
Se gonfle sur nos fronts le flux des apparences.

« Tu dors ?... Ne vois-tu pas ces échos sur ces prés ?
Qu'attends-tu pour donner la vie à ces fantômes ?
Parle-leur... Ces rayons, ces soupirs sont des hommes.
Ils ont voulu toucher leurs âmes de plus près,
Et maintenant, perdus, tout écoulés en elles,
Ils sont ce qu'ils aimaient et leurs yeux sans prunelles
Ne savent plus, sous le silence des cyprès,
Détacher leur destin des choses éternelles,
Ils ont voulu toucher leur bonheur de trop près.

« Regarde... Sous le vol des pâles hirondelles,

Un souffle a rapproché les couples douloureux.
Germes agonisants, ils s'écoutent revivre,
Et de désirs nimbés, de la terre amoureux,
Ils implorent de toi le Chant qui les délivre,
Ils se jettent, pressés, au-devant de ta voix.
Mais c'est moi qui t'éveille, ô ma mort, cette fois...
De mon premier regard déjà toute étoilée,
Je vois flotter sur toi la lyre inconsolée...
Vers la chose terrestre il est un blanc chemin...
Sens la puissante odeur des fleuves... Prends ma main. »

Ainsi, buvant en moi les larmes du mystère,
Rêvait la sève un soir aux veines de la terre.
Les grands monts méditaient de feuillage vêtus,
Dans les vergers moins bleus les agrestes vertus
S'endormaient, emmêlant leurs couronnes confuses.
Mais l'on sentait, tombant des hautes mains des Muses,

Blanchissantes au fond du firmament épais,
Un de ces vastes soirs de vertige et de paix
Où devant un sanglot, une angoisse, un sourire,
Le voile transparent du monde se déchire
Et laisse, entre les bras de l'ombre, apercevoir
Le néant radieux de l'humain désespoir.
Les bassins que frôlaient les branches inquiètes
S'étoilaient vaguement des caresses muettes
Que les vents qui s'en vont traînent au fond du soir.
De l'invisible mer sur la terre échauffée
Comme un lointain pardon arrivait par bouffée,
Et sous un bas laurier j'étais venu m'asseoir.

J'étais seul. Dans mon cœur la rumeur étouffée
D'un jour d'entre les jours de l'homme, le soupir
Des herbes au couchant achevait de mourir...
Un parfum prit ma main, la terre dit : « Orphée... »

Et victime adorable en son païen émoi
Par les vents infernaux à peine décoiffée,
Craintive, je la vis qui se penchait vers moi
Et qui, baisant mes yeux, sanglotait :
« C'est bien toi...
Je retrouve ma vie au bord de tes paupières...
Comme je t'appelais, du cœur brisé des pierres,
Du cœur semé des blés, du cœur fuyant des eaux,
Comme je t'appelais, du milieu des roseaux !
Tu m'as dans les pollens cueillie et respirée.
Frileuse, j'ai voilé la glèbe déchirée.
Mon sang coule plaintif dans le lin des fuseaux.
N'as-tu pas deviné, quand meurent les oiseaux,
Que je suis le doux cri de la forêt navrée ?
Quand tu sens sourdre au bord de la conque nacrée
Les amères rumeurs de la vague, c'est moi
Qui t'appelle... Je suis la ténébreuse foi

Des racines... Je suis l'encens pulpeux des roses.
La souffrance et l'amour sont la forme des choses...
Je veux te confier quelque plaintive loi
Que j'ignore... Je t'aime... Orphée... Eveille-moi. »

« Ah ! que ton corps divin renaisse et resplendisse,
Criai-je. » Et contre moi je pressais Eurydice...
Mais quand je m'éveillais, entre mes bras émus,
La nuit, la pâle nuit, ne me regardait plus.

Le vieux soleil découronné
Dans les étangs mourants s'enfonce.
Germe, mon cœur abandonné,
Sous la pierraille et sous la ronce.

La lune bleue à l'horizon
Sur le bois hivernal se lève.
Germe et monte, froide raison,
Sur l'hiver triste de mon rêve.

Mon Amour triste et pur, mon Amour sans espoir,
Car il n'est pas nourri des choses de la terre,
Est venu, loin de tous, dans mon âme s'asseoir
Et m'a, d'un doigt rêveur, fait signe de me taire.

Toute la forêt vague autour de nous rêvait,
Les arbres, crépuscule embaumé de lumière,
S'entr'ouvraient, et le jour, des fleurs à son chevet,
Sur la mousse couché, dormait dans la clairière.

Le jour et ma douleur achevaient de mourir...
Mais lui, mon doux Amour, se penchant sur leur couche
Comme pour prolonger leur suprême soupir
Sur leur dernier regard mit en tremblant sa bouche.

Dans l'atelier, ouvert à la splendeur marine,
Ils feuillettent Descarte, ils lisent, et les mots,
Hors du monde scruté que l'esprit imagine,
Courent avec le vent, brillent avec les flots.

Le soir pensif de mai transfigure la ville,
La mer voilée attend, belle comme un départ,
Et dans la même ivresse émouvante et tranquille
Aiment-ils leur pensée, adorent-ils leur art ?

Le soleil qui là-bas pathétise les cimes
Prolonge ses rayons dans leur cœur qui s'éteint,
Et du livre s'échappe, en paroles sublimes,
Le méthodique appel de leur nouveau Destin.

Presqu'amer un lyrisme abandonné circule
Contre la haute toile où Bethsabé sourit...
Et déjà, par delà ce grave crépuscule,
Les grands yeux épousés se détournent d'Uri.

Dis-moi, cruellement, s'il le faut, mais dis-moi
Avec tout ce printemps trop sombre qui t'énerve
Ce que ton jeune sang, riche d'amour, conserve
D'inquiète raison encore, sous sa foi.

De tes chers yeux, ouverts brusquement sur le monde,
Les regards trop fervents, de moi seul ont-ils peur ?
Antigone, prends-moi dans ta robe profonde.
La vieillesse d'Œdipe est déjà sur mon cœur.

L'amour n'est que le nom d'une amitié plus belle.
Face de mes désirs, qu'appellent tous mes vers,
Avant que ma mort goûte à la coupe éternelle
Sois la coupe de chair du charnel univers.

J'étais grand, j'étais fort, quand je voyais l'aurore
Accourir dans mes bras, chaque jour... Elle fuit.
C'est toi, ce sont tes yeux!... Vivrais-je une heure encore,
Avant de m'enfoncer dans l'hivernale nuit ?

Je suis comme ce port que sa gloire abandonne.
Mais toi, ne veux-tu pas, plus tendre que la mer,
A mon front de tes bras me faire une couronne,
Pour me voiler l'horreur de ce premier hiver ?

Au fond de tes cheveux, dans ton âme conquise,
Comme l'eau sous ces mâts je me réveillerai,
Et je ne saurai plus, quand soufflera la brise,
Qui me consolera, quand je t'enlacerai...

Nous pourrions, enlacés, en une heure pareille,
Moi, le port douloureux, toi, l'aube de cristal,
Voir naître, au bord du ciel, la timide merveille
De quelque immense amour tragique et virginal...

Ah ! si tu veux le voir éclater dans sa force,
S'abattre et s'échapper de mes bras haletants...
Frappe d'un coup l'arbre miné sous son écorce,
Ivre de moi, fuis-moi, ô mon dernier printemps.

Néant

I

La nuit tombe, un ciel rose épouse la colline.
Un vieil amandier mort se ranime au couchant
Et moi, sur mon vieux cœur puisque l'amour décline,
Je laisse aller ma vie à l'horizon penchant.

Il fait triste... Une lune inquiète s'enlace
Au cou de mes cyprès qui ne la sentent pas.
C'est encor un jour vain, un de mes jours, qui passe.
Je t'entends dans mon ombre, ô ma mort... Parle bas.

II

« Pendant que bas, tout bas, mon âme,
Je parlerai, comme tu veux,
Défaille sous la sombre flamme
De mes cheveux.

« A ton grand cœur laisse-moi, laisse,
J'ai peur, avec mon noir printemps,
D'apporter la chaude faiblesse
De mes vingt ans.

« Silence... Ami crépusculaire,
J'étoufferai mon sanglot vrai,
Et tout entière, pour te plaire,
Je me tairai,

« Mais au bord de la couche basse
Où s'agenouille un ange brun,
Toute ma voix, écoute, passe
Dans mon parfum... »

III

Du fond de quel remords montes-tu, cher visage ?
Quel impuissant Eros dévore tes yeux clos ?
Dans tes cheveux défaits s'endort un pâle orage.
A mes baisers pourquoi répondent tes sanglots ?

Au Désir est-il vrai que la douleur réponde ?
Fait de morne tendresse et d'amère pitié
L'amour, que tu m'apprends, est le tourment du monde...
Dans tes bras je me vois déjà mort à moitié.

IV

Non, ce n'est pas Tristan, ce n'est pas Roméo...
Tous les fatals serments ne m'ont pas eu pour prêtre,
Mais sous tes grands cheveux, mon fin, mon brun sanglot,
J'ai connu le néant dans le vertige d'être.

Tes pleurs silencieux me tombent sur le cœur.
A quels pâles enfers t'ai-je donc arrachée,
Ève noire qui viens, lorsque le monde meurt,
Pleurer sur mes désirs, au bord de moi penchée ?

V

Une caresse dans la nuit,
Un frisson blême du vertige,
C'est toi, mon cœur... La lune afflige
Les mers, là-bas, de mon ennui.

La terre penche vers son ombre.
Joignons nos mains, sous tes cheveux.
Que le vent de ton destin sombre
Tarisse mes faibles aveux.

Nous nous sommes connus, mon rêve,
Lorsque ma chair ne rêvait plus...
La lune du néant se lève
Au bord de mes jours révolus.

VI

Quand mon front blanchira, quand l'été de ma force
S'enfoncera pensif entre tes jeunes bras,
Quand mon arbre frappé dans sa dernière écorce
Se roidira, glacé, sur la neige des draps,

Toi, printemps qui me fuis et m'appelles, eau brune,
Chair cruelle, néant de mes sens, amour noir,
Pourras-tu te pencher sur mon cœur sans rancune
Et regarder mes yeux sans crainte de t'y voir ?

Tu crains... Oublions-nous, laisse-moi ma misère.
Rien d'humble au fond de moi ne doit brûler jamais.
Adieu... Contemple-moi sans désir ni colère.
Entre toutes tu fus la seule que j'aimais.

Mais si, pareil au mien, ton sang toujours farouche
Tressaille, enfant méchante, au seul bruit des mes pas,
Ah ! donne-moi tes mains, redonne-moi ta bouche...
La Mort, la Mort jalouse, enviera mon trépas.

VII

Ah ! toi, viens... Dans tes yeux pleins d'ombre
Le bonheur même met des pleurs.
Ton amour a la splendeur sombre
Des plus émouvantes douleurs.

VIII

Je mourrai... Mais je veux dans la flambée ultime
Du bûcher de mon corps qui s'écroule, épuiser
Tout ce qui reste en moi de jeunesse et de crime...
Taris toute ma sève en un dernier baiser.

Là-bas, au pied des monts, sur la ville embrumée,
Comme au fond de mon sang, tout flambe... Suis-je mort ?
Le monde brûle en moi, tout n'est plus que fumée.
Le soleil de mes jours descend sur le vieux port.

Le soleil de ma vie est tombé sur ton âme.
Tout brûle... Tout n'est plus que fumée entre nous...
De mes jours consumés monte une haute flamme...
Sur la mer, devant toi, le ciel est à genoux.

Mais demain, sans souci de l'être que nous fûmes,
Cette mer, ce soleil, ces arbres reviendront,
Et beaux comme ce ciel, vains comme ces écumes,
D'autres cœurs, ô mon cœur, aimeront et mourront.

IX

Le soleil sur la plaine rase
S'est couché comme un moissonneur...
Au fond perdu de mon extase
Que me veux-tu, mon pauvre cœur ?

Le ciel est noir. La terre est morte.
Sur ma face traîne un linceul,
Et mon vieux puits devant ma porte
Seul me regarde, triste et seul.

L'Amour se mêle à la colère.
Quel Incendie est donc venu ?
Il ne reste plus rien sur l'aire.
Mon cœur est nu.

La plaine vaguement flamboie.
Il traîne encore un peu de jour.
Un pauvre passe, un chien aboie...
O mon Amour !

X

Non. Non. Tous ces vains mots, ce sombre paysage
Ne flottent qu'un moment au bord de mon lit bas.
Que le néant est beau quand il prend ton visage,
Que la mort me fascine entre tes jeunes bras !

Je t'aime d'un amour angoissé de mystère.
Tous ces mots que je cherche afin de t'attendrir
Ne sont que le soupir de cette vieille terre
Au devant du rayon qui doit la rajeunir.

D'où viens-tu, tout trempé des larmes de l'aurore,
Vieux soleil, mendiant au seuil de ma maison ?
Comme moi pour aimer, pleurer, pour vivre encore,
Où tombez-vous, clartés, derrière l'horizon ?

Je ne suis qu'un sillon, je ne suis qu'une écume...
Mais toi, maître mauvais qui m'apprends à souffrir,
Viens, enfant... Eros fuit, notre lampe s'allume...
J'existe en toi, douleur... Je ne veux pas guérir.



Du soleil pâle sur ma porte,
Le ciel brumeux, un peu de mer
Que le vent plus salin m'apporte,
C'est le premier matin d'hiver.

Ma terrasse encore mouillée
Tristement regarde les prés
Et sur mon âme dépouillée
Tombe l'ombre de mon cyprès.

A quoi bon travailler ?... Le doute
Est, dit l'autre, un mol oreiller...
Un roulier passe sur ma route,
Encore tout ensommeillé.

« A quoi bon travailler ? Ta vie,
Brave ouvrier, touche à sa fin... »
Et me regardant, plein d'envie,
L'homme m'a répondu : « J'ai faim. »

Table

LE BÛCHER SECRET

L'ÉLÉGIE ITALIENNE

ARLEQUIN

LA MAISON DES CIMES

AU BORD DU CIEL

NÉANT

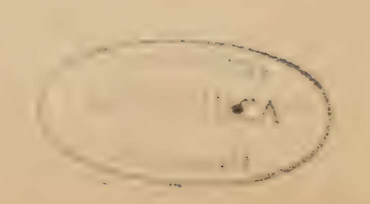


ENVOI

Ne dis pas qu'il est chimérique...
Le bûcher brûle dans mon sang,
Tantôt amer, tantôt lubrique,
Et tantôt lâche et gémissant.

Dans ma triste et secrète gloire
Comme Hercule, j'ai revêtu
La sombre flamme expiatoire...
Doux Amour, pourquoi me hais-tu ?

Ah ! viens enfin, tragique Omphale,
Epouse le brasier vivant
Et s'il fléchit sous la rafale
Jettes-en les cendres au vent.



JUSTIFICATION DU TIRAGE

Ce livre a été achevé d'imprimer le 21 Janvier 1921 sur les presses des ÉTABLISSEMENTS HERBELIN, à Mulhouse.

Le tirage comporte :

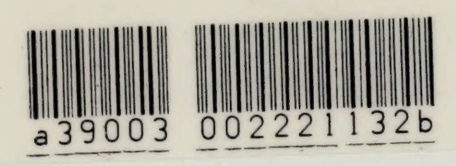
Dix exemplaires, lettrés A à J, sur vélin teinté (hors commerce) ;

Deux cent cinquante exemplaires sur pur fil Lafuma-Navarre, constituant l'Edition originale, et numérotés de 11 à 260 ;

Sept cents exemplaires sur fort vergé des Papeteries du Centre et numérotés de 261 à 960.

Exemplaire N° 913

SOCIÉTÉ ANONYME
DES ÉTABLISSEMENTS D'IMPRIMERIE
ANDRÉ HERBELIN
MULHOUSE - BELFORT - DELLE


a39003 002221132b